

## 1837-1963

Paul Chamberland

Volume 7, numéro 1-2 (37-38), janvier–avril 1965

1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Chamberland, P. (1965). 1837-1963. *Liberté*, 7(1-2), 50–63.

## 1837-1963

*Notre action n'a pas été pour rien dans la prise de conscience de notre peuple, dans son sursaut de fierté, dans ses premiers pas vers sa destinée de peuple libre.*

Raymond Villeneuve, "A toutes les nations libres". (1)

Les Patriotes de 1837-1838 étaient des "gens respectables": notables, députés, ils "représentaient" vraiment le peuple; en son nom, ils débattaient de la chose publique à l'Assemblée, c'est aussi en son nom et forts de son appui qu'ils firent le coup de feu à Saint-Denis et à Odelltown. Pourtant, on n'a pas alors manqué de les traiter de dangereux extrémistes. Bien que l'insurrection armée n'ait été que l'unique moyen d'assurer le salut de la nation; d'ailleurs les gestes provocateurs de la minorité "bureaucrate" anglaise la justifiait amplement.

Les "terroristes" de 1963-1964 sont, eux, ce que les sociologues appelleraient des "déviant". Ils ont vingt ans d'âge moyen, sont des travailleurs ou des étudiants. Ils ne jouent aucun "rôle" dans la société québécoise et ne peuvent prétendre à "représenter" qui que ce soit. Hors de l'anonymat démocratique, déjà ils sont en marge. Ils prennent les armes dans un "pays" qui jouit des "libertés politiques"; dans un régime où il est "possible" à un parti d'enlever les élections pour déclarer et accomplir l'indépendance, dans une société où chacun mange à sa faim et la plupart se reposent, devant la télé, des dures-journées-de-labeur... Alors, si Nelson, Delorimier etc., étaient... que sont Schoeters, Hudon et les autres, sinon, avant, des "fauves", après, de malheureux égarés, de jeunes écervelés qui... En tout cas, folie dangereuse ou délinquance, mais pas des militants, non pas ça! Leur "cause", leur idéal politique, on ne peut l'ignorer certes, mais c'est tout de même gênant. Va pour la "cause", pourvu que, intacte sa noblesse, elle ait été souillée par une violence irraisonnée. C'est ainsi que cette belle cause continue malgré tout de flotter au-dessus de la boue, du sang, des larmes... sauve et stérile!

---

(1) *Parti Pris*, vol. 2, no 1, septembre 1964.

Les malheureux égarés, eux, croupissent en prison; mais c'est là de l'hygiène, de la prévention.

Avant... après. Avant, la terreur, après, la pitié... Volte-face négligeable: la perception de la violence effelquoise devait, au départ, être déformée; le "phénomène" ne pouvait être senti que comme un corps étranger introduit par force dans le sain organisme de la société québécoise. Avant l'O.A.S. ou les "communistes"; après, de bons-petits-gars-de-chez-nous qui ont mal digéré Fanon et Guevara. C'est bien dommage tout de même: ils auront perdu les meilleures années de leur vie et ils auront de la difficulté à s'"adapter" à leur sortie (car on compte bien sur leur adaptation: les prisons, c'est fait pour quoi!). Et vogue vers l'Expo, vers le Centenaire... Pour plusieurs, le terrorisme n'aura été qu'un mauvais rêve, un dérangement passager: sans mesure commune avec nos petits maux, nos petits remèdes.

Les "terroristes" ont dépassé les bornes, et c'est vrai. C'est vrai que nous n'avons pas épuisé les "moyens-démocratiques", que rien n'empêche les militants indépendantistes d'entrer, comme on dit, dans la licelectorale; c'est vrai que les effelquois, ces *narodniki* québécois, n'avaient pas l'appui du peuple, ni même de la majeure partie des indépendantistes; vrai aussi que la violence est déplorable, etc... Nous tenons bien là des raisons, et malgré tout *elles sonnent comme des excuses*. Non, nous ne pouvons pas les redire sereinement, ces raisons; à les répéter sans cesse, nous nous sentons englués par une espèce de mauvaise conscience, un malaise nous envahit qui nous fait plaisir. Nous avons honte, et ce sont eux qui nous font honte: je défie n'importe quel de mes compatriotes d'affirmer le contraire, à moins qu'il n'ait perdu toute dignité.

Car si c'est vrai, tant de choses qui les condamnent, n'est-il pas vrai aussi que nous sommes à l'heure de la dernière chance? Que nous sommes atteints, menacés dans notre existence? Et que des moyens "extrêmes" pourraient bien s'imposer un jour ou l'autre, les seuls? Ces questions n'admettent sans doute pas de réponses simples, j'entends des réponses "pratiques"; mais il suffit qu'elles nous angoissent. Elles *les* angoissent. Car on ne répond pas, ici, par des calculs politiques ou des dissertations économiques; ce serait faire diversion. Calculs et dissertations sont indispensables, mais n'acquièrent de sens que sur le fond d'un *oui* ou d'un *non* inconditionnel. Eux, ils ne calculaient pas; ils n'avaient pas beaucoup de "raisons" à offrir. Ils ne disputaient

pas de formules: *l'indépendance ou la mort*, c'était net. Si cela est vrai, cette vérité est terrible: elle condamne d'avance ceux qui n'auront pas découvert et mis en pratique de meilleures réponses que la leur. Si vivre, pour nous, signifie dépasser les bornes, celles de l'asservissement et du ghetto, il nous faut, après eux, *faire le pas, et plus loin*.

Ce dessein m'est étranger de vouloir faire le panégyrique de la violence. Il serait vraiment trop facile d'"héroïfier", par dépit, contre la presque unanime condamnation, les activistes effelquois; les plus intelligents d'entre eux s'en irriteraient, j'en suis sûr. D'ailleurs l'éloge de la violence ressemble assez, paradoxalement, au refus absolu de la violence; ces deux attitudes partagent en commun une égale hantise; dans notre situation, c'est encore s'abuser de mythes, c'est surtout se vouer à de monstrueuses inhibitions. Car l'au-de-là de la violence effelquoise peut fort bien être la patiente et très peu spectaculaire construction d'une *politique révolutionnaire...* qui ne consacre ni ne rejette, au départ, les "moyens violents".

Au fond, je peux fort bien, par exemple, rejeter les méthodes du F.L.Q.-A.L.Q. et tenir les effelquois pour les militants les plus logiques et les plus sérieux d'entre nous. Une chose importe alors: déterminer froidement en quoi ils se sont trompés, et pousser plus loin la "logique" qui les conduisait. En somme, je discute avec eux dans la perspective d'un but commun. Il est beaucoup plus banal de dire qu'une lutte de libération ne va pas sans "erreurs et essais". Le terrorisme du F.L.Q. et de l'A.L.Q. aura été un jalon capital de notre lutte de libération; c'est un fait qui aura modifié notre histoire, un *moment* essentiel de notre évolution. Il a l'importance d'un pas que d'autres doivent corriger... et prolonger. Je soutiens ceci, qui m'apparaît capital: la violence effelquoise doit être jugée comme un *acte politique*; les "terroristes" sont d'abord et avant tout des *militants*. Toute autre perspective fausse le sens et la portée du phénomène.

## UNE JEUNESSE REVOLUTIONNAIRE

On pourrait invoquer, à propos du F.L.Q., le "phénomène jeunesse", le rapporter aux autres manifestations de ce phénomène. Mais ce rapport implique lui-même une curieuse ambiguïté. Car si l'on dépolitise le terrorisme pour le réduire à un cas particulier du phénomène pré-cité, pourquoi, à rebours, ne politiserait-

on pas le phénomène dans son ensemble? Les effelquois constitueraient ainsi une jeunesse exemplaire. Cette démarche vaut bien l'autre. N'oublions pas qu'un bonne partie de ceux qu'on appelle les 15-25 est indépendantiste, qu'elle forme même la majorité et le corps militant du mouvement de libération. Comment ne pas lire, dans la violence effelquoise et, à travers elle, dans certains aspects du "phénomène jeunesse", une mise en question de la société québécoise. Mais on préfère se rassurer à peu de frais: cela passera... agitation provisoire... défoulement... ils ne savent pas encore ce qu'est la vie... ils finiront par s'adapter...

*Adaptation*, le mot magique! Au fond, on serait tout près de dire que le F.L.Q. est un phénomène "normal" (ne l'a-t-on pas effectivement déclaré!). Ça passera... l'âge ingrat... Rien n'est moins sûr. L'intransigeance, le refus de s'adapter, les conduites de désespoir, de suicide, d'outrance des effelquois ont manifesté à l'état aigu un malaise répandu largement dans la jeune génération. Il n'est pas exagéré d'affirmer, à propos de celle-ci, qu'elle s'est reconnue dans les effelquois. Phénomène d'identification qui mettait certes en jeu les mécanismes habituels... mais *l'objet*, lui, en transformait tout le sens et la portée: il était *politique*; il ouvrait sur toute autre chose que les défoulements de routine; il inaugurerait un affrontement avec une réalité que l'on qualifie, non sans complaisance, d'adulte. Cette reconnaissance a permis le début d'une "politisation" qui va aujourd'hui se généralisant et s'approfondissant. Et c'est cela que l'on n'a pas saisi jusqu'à ce jour. Parce que la jeunesse, à travers la violence effelquoise, a posé à sa façon et en ses termes la question politique et nationale, on a cru à une autre lubie de jeunesse: le politique n'était qu'un prétexte. Mais alors que vous la croyez encore dans le maquis de l'imagination guerrière, la jeunesse découvre un autre jeu: celui de la conscience et de la responsabilité. Vraiment il ne faudrait pas trop compter sur la miraculeuse "adaptation".

Conscience politique, conscience revendicatrice qui enveloppe déjà l'ensemble de la société québécoise. *L'intransigeance* qui a marqué le F.L.Q., qui définit assez bien l'attitude politique des jeunes, accède au rang d'attitude historique, d'acte historique, d'acte historisant, parce que le présent québécois en est un de crise et de défi absolu. C'est cette intransigeance qui est "réaliste". Et on assiste au spectacle étrange d'une génération qui passe rapidement de la quasi-délinquance à la responsabilité politique.

Qu'il s'agisse d'une minorité seule agissante n'infirmes rien de ce que je dis: il suffit qu'elle soit "reconnue" par l'ensemble des 15-25, comme son interprète et son porte-parole, et la "jeunesse année zéro" n'est pas loin de fournir une part importante de la base d'un parti révolutionnaire.

Il faut cependant reconnaître que, dans une perspective révolutionnaire, le "moment" de la jeunesse ne peut être que préalable à celui de la révolution proprement dite. La jeunesse est un niveau social trop mobile; elle se définit essentiellement comme passage de transition. Elle peut bien poser l'exigence révolutionnaire mais non, comme groupe, la réaliser; elle est, par nature, aspirée par l'une ou l'autre classe qui sera celle des uns et des autres. La jeunesse québécoise surgit comme "classe" pré-révolutionnaire parce que les classes qui, par leur situation, devraient agir la révolution n'ont pas encore accédé à la conscience de leur pouvoir.

Cela me paraît être le trait d'une société colonisée: société dominée, minorisée par l'opresseur "paternaliste" qu'est tout colon, ne peut qu'engendrer l'irresponsabilité collective, et, par conséquent, retarder la prise de conscience des classes travailleuses brutalement soumises à la déshumiliation coloniale. Le colonisé est un homme que l'on a convaincu de sa débilité, de son inaptitude au pouvoir et à la liberté. Mais si l'ouvrier ou le col blanc québécois finit par accepter la violence coloniale jusqu'à l'élever au rang de fatalité et d'ordre-des-choses, il n'en va pas forcément ainsi pour son fils, surtout s'il a pu se donner les moyens de comprendre. Le noyau originel de toute lutte de décolonisation fut presque partout constitué par la jeune intelligentsia et par certaines couches de la jeunesse travailleuse. C'est bien le cas du F.L.Q.-A.L.Q. Voyez plutôt: Voici l'identité de quelques-uns des détenus:

Georges Schoeters, 33 ans, d'origine belge; vit au Canada depuis 13 ans. Etudes en économie. Marié depuis 5 ans, père de deux enfants.

Jeanne Schoeters, 25 ans, technicienne en radiographie.

Jacques Giroux, 19 ans, étudiant en photographie.

Pierre Schneider, 19 ans, messenger à l'emploi de Radio-Canada.

Alain Brouillard, 18 ans, étudiant.

François Gagnon, 19 ans, étudiant.  
 Gabriel Hudon, 20 ans, dessinateur industriel.  
 Roger Tétreault, 22 ans, journaliste pigiste.  
 Richard Bizier, 20 ans, étudiant.  
 Eugénio Pilote, 20 ans, reviseur d'épreuves.  
 Mario Bachand, 20 ans.  
 Gilles Pruneau, 19 ans, commis.  
 Yves Labonté, 18 ans, commis.  
 Raymond Villeneuve, 19 ans, étudiant.  
 Denis Lamoureux, 20 ans.

Au début d'une lutte de décolonisation — moment que nous vivons présentement — la jeunesse commence par prendre conscience, pour elle-même, du mal colonial: l'avenir débouche sur l'holocauste plus ou moins brutal de la société colonisée, *et cet avenir c'est elle* la jeunesse. Moment de la révolte et du romantisme: la jeunesse hait absolument. Elle constate l'odieux du système, la veulerie et l'impotence des générations qui la précèdent: *ils* ont failli à leur tâche, ce sont des lâches, des traîtres, des "vendus". Mais, forcée de tâter de près les choses, elle discerne ceux qui pâtissent du système et ceux, classes ou individus, qui en profitent, contribuant à sa perpétuation. La jeunesse vient d'accéder au second moment de sa prise de conscience: le *social* et le *politique*. Le moment effelquois est ambigu parce qu'il participe de ces deux moments. Après lui s'ouvre — et nous le vivons, l'agissons, ce temps — le temps de la maturation et de l'élaboration d'une praxis révolutionnaire de la décolonisation. C'est alors que la jeunesse est près de se nier comme groupe, en appelant les classes exploitées à la lutte de libération.

### VIOLENCE DES COLONISÉS

Ni accident ni folie ni délinquance ni produit importé, le F.L.Q.-A.L.Q. est d'abord et avant tout *un moment de la lutte de libération nationale* et doit être jugé dans cette perspective. L'éviter, cette perspective, c'est se dérober. Moment essentiel: la lutte pour l'indépendance ne sera plus, après la violence effelquoise, ce qu'elle était auparavant; il y a eu transformation non

seulement des moyens de combat mais surtout du sens de ce combat. Le surgissement des groupes activistes est incompréhensible si on ne le situe pas dans l'évolution du mouvement indépendantiste et, généralement, en fonction du climat politique des années 60.

Rien n'est plus faux que de parler de génération spontanée de la *violence*. D'ailleurs, la violence du colonisé est chair intime de notre histoire. Nous nous hâtons toujours de l'"oublier", inhibant profondément ce qui nous arracherait brutalement à l'"autre" dont la peur précipite, dans notre inconscient, la servile identification; cette peur elle-même inspirée par le désir d'écartier le réveil de la violence du colonisateur qui, bien que larvée, ne cesse pas moins de fonder l'"existence" canadienne elle-même. La violence effelquoise n'échappe pas à une sorte de "catastrophisme": attitude de provocation désespérée ("commando-suicide"), exaspérée; motivée par le désir assez trouble "d'en finir", soit par une victoire complète soit par la destruction irrémédiable. Mais, en passant à l'action directe, le F.L.Q.-A.L.Q. n'en pose pas moins l'exigence d'un combat décisif, enfin affranchi des demi-mesures; il réagissait, dans l'immédiat, contre le verbalisme impotent du premier indépendantisme et entendait lier plus nettement la lutte de libération aux classes exploitées de la nation.

*Inventer une nouvelle forme de combat*, qui soit à la fois plus efficace et plus radical. De fait, le R.I.N. et le P.R.Q., les deux formations alors existantes, se distinguaient-elles tellement, par leur idéologie et leurs méthodes, des mouvements nationalistes traditionnels? Le F.L.Q. se voulait anti-bourgeois et agissant. Les milieux d'où est issu le F.L.Q. étaient d'abord préoccupés de dépasser le pur nationalisme vers une conception révolutionnaire de la lutte de libération, apparentée, par ses méthodes et ses valeurs, aux luttes contemporaines de décolonisation. Telle était, en gros, les raisons qui animaient les militants effelquois.

Sous l'apparente incohérence des attitudes, l'activisme, les attentats, le choix initial de la clandestinité et de l'illégalité ont un sens, ils impliquent une *rationalité* véritable; et j'y insiste parce que, par ailleurs, le phénomène dans son ensemble accuse une réelle *disproportion* en regard de la situation. Disproportion qui devient à son tour un élément de la situation



coloniale et de la lutte qu'elle engendre. Il y a eu errance, mais cette errance était elle-même traversée d'une logique de la *démésure* qui contrait l'incohérente sagesse de la demi-mesure, l'indulgence plénière accordée à toutes nos lâchetés. Mais malgré ses erreurs, le F.L.Q. n'aura été qu'un demi-échec. Car il aura réussi à rendre évidentes les raisons qui étaient siennes: il nous aura donné le dégoût de la "prudence" et du compromis.

Oui, attentats et choix de la clandestinité ont un sens. Ils signifient au-delà du refus de la respectabilité bourgeoise, une volonté absolue de ne pas composer, une sortie hors du système, qui implique jusqu'à l'abandon des formes de lutte que tolère le système. Les effelquois ne voulaient pas combattre dans le cadre colonial — les institutions gracieusement octroyées par le système — pour imposer eux-mêmes le terrain de la lutte. Subjectivement, la clandestinité et l'illégalité ratifient le choix de se penser et de vivre hors de l'univers colonial, voué à une totale destruction: une sorte d'"exil" dans le futur, une mise au ban de la société qui rende plus urgente l'édification d'une nouvelle société. De plus, attentats et clandestinité constituent une provocation ouverte à l'endroit du système et cela dans le but de démasquer son illégitimité originelle: qu'il soit forcé de révéler la violence cachée qui le maintient jusqu'à ce jour. Le forcer à son tour à l'illégalité qu'il révèle sa vraie nature: oppressive, créée pour un dessein de génocide culturel, durhannienne en somme.

Enfin, l'objectif positif que visait le F.L.Q. était un soulèvement populaire. Attentats, sabotages, terreur... c'est clair: un choc qui secoue brutalement le peuple de sa torpeur, lui rende insupportable sa "coupable" docilité, cette trouille qui l'a rendu complice de sa propre dégradation. Renouveler la confiance, extérioriser la culpabilité: la terreur, en éprouvant le colonisateur, rendrait témoignage de l'entêtement du colonisé, l'élèverait à la conscience de sa force et lui révélerait son irrépressible besoin de liberté et de santé.

Le peuple n'a pas bougé. Encore faut-il ne pas oublier la lenteur inévitable d'un pareil retournement: l'inconscient collectif doit soulever pas mal d'abattis, accumulés durant deux siècles de honte et d'humiliations. Le F.L.Q. a échoué... mais c'est là juger en termes d'actualité journalistique. La lutte de décolo-

nisation a fait, elle, un bond en avant dont nous ne pouvons encore mesurer l'importance.

En réalité, le F.L.Q. ne répondait pas, dans ses actes, aux exigences qu'il avait lui-même posées et qu'il avait eu le courage de réaliser. Elles étaient telles, ces exigences, que seul un parti révolutionnaire aurait été en mesure de les accomplir. Mais ne fallait-il pas ce premier pas: imposer la nécessité de la décolonisation? Les premiers révolutionnaires n'éviteront jamais l'isolement destructeur, l'impression d'absurde difficilement surmontable; des sacrifiés, au départ. Dans l'absence d'une "masse" révolutionnaire, agie dans le cadre d'une praxis réaliste parce que réalisante, les "ouvriers de la première heure", abandonnés à eux-mêmes, à leur précarité, ne peuvent agir qu'en projetant au-devant d'eux, l'espace *imaginaire* du combat qu'ils inaugurent. C'est cet imaginaire qui introduit l'élément de disproportion, de démesure, qui fait "oublier" aux combattants l'insignifiance actuelle de leur action. Selon l'évaluation objective des rapports de force, le combat est alors une *erreur*. Mais c'est par cette erreur seule que devient possible l'accomplissement futur; c'est par ce "délire d'interprétation" que fait irruption, dans la dure réalité, une volonté révolutionnaire agissante et efficace. Moment "pré-révolutionnaire" certes intolérablement contradictoire: il *est* la négation même de l'intention qui le soutient: il se veut réalisme et efficacité, il n'est qu'exaspération anarchiste, romantisme, foi inconditionnée en la vertu révolutionnaire du peuple (la "spontanéité des masses")... et s'achève en terrorisme individuel.

Malgré le caractère "concret" de leurs actes, les activistes n'ont pu dépasser une inquiète agitation. *Parce que la situation en elle-même refusait la possibilité d'une politique révolutionnaire efficace*. Leur combat est resté, malgré tout, "idéologique" parce qu'il ne pouvait se fonder sur une base révolutionnaire inexistante. Ils étaient isolés du peuple sur lequel ils auraient voulu prendre appui. Ajoutons à cela l'inexpérience, l'absence d'organisation, une culture politique assez restreinte, et nous comprendrons pourquoi, dans l'état d'isolement et de pauvreté où ils se débattaient, ils n'aient pu mener qu'une lutte très peu "politique". L'écart qui sépare l'idéologique du politique va de l'affirmation inconditionnelle de la violence révolutionnaire à une pratique sociale et politique conçue et mise en oeuvre selon

les données exactes de la situation et en fonction d'une stratégie et d'une tactique cohérente et bien définie. L'aventure du F.L.Q. a fait surgir négativement les exigences du combat révolutionnaire: préparation théorique et pratique, organisation, discipline, sens aigu des réalités; adoption d'un style d'action qui convienne à la situation, notamment éducation politique et agitation-propagande nécessaires à la politisation et à la mobilisation du peuple.

### LA RÉPRESSION

La répression fut d'une joyeuse illégalité et d'une honnête brutalité, comme il se devait; elle ne cesse d'atteindre un cercle beaucoup plus large que celui des "terroristes". Inutile d'y insister, elle manifeste un des rares moments de franchise du régime d'oppression. Il faut cependant retenir le double caractère de cette répression: d'une part, policier et judiciaire, de l'autre, idéologique. Et cette dernière est de beaucoup la plus importante puisqu'elle détermine l'autre, qualitativement.

Le trait fondamental de la répression anti-F.L.Q. fut l'effort, plus ou moins couronné de succès, de *dépolitiser* hypocritement toute l'affaire. On a voulu faire des effelquois des criminels de droit commun. Le Procureur général Wagner assimilait, dans une déclaration de l'époque, le F.L.Q. aux différents réseaux du "crime organisé". Il avait alors enveloppé tous les indépendantistes dans une seule accusation. "Vous êtes maintenant devenus les complices de ces meurtriers et vous serez jugés comme tels!" (2) Par ailleurs, le droit, ou plutôt l'absence de procédure en cette matière, a permis d'éviter un *procès politique*; on enlevait ainsi aux effelquois la seule défense qui leur eût convenu. Il va sans dire que le langage de la plupart des journaux et des postes de radio et de télévision abondaient en ce sens.

La manoeuvre avait pour but de rassurer les honnêtes gens sur leur honnêteté: nous vous débarrassons de dangereux criminels, nous préservons le corps social; nous poussons plus loin notre sollicitude: en mettant tout en oeuvre pour que ces enfants égarés rentrent dans le rang, s'amendent et s'adaptent de nouveau.

---

(2) Cité dans *Le Devoir* du 24 avril 1963.

Par cette dépolitisation, le système réussissait ainsi à préserver son masque de légitimité, sa stature d'autorité-établie-par-la-force-des-choses et par-la-vérité-de-l'histoire. Les effelquois n'étaient pas coupables d'avoir voulu renverser un régime, mais d'avoir contrevenu, trop gravement, aux lois de l'hygiène publique; ils n'avaient pas déclaré la guerre à l'occupant mais troublé l'ordre et la paix sociale. André Laurendeau ne faisait-il pas des terroristes des "faux" pour ensuite les opposer aux "citoyens qui veulent vivre une existence normale dans une ville normale" (3) Le pauvre! le voilà aujourd'hui devenu prophète d'une crise!

S'il est simple et facile de dénoncer un Russell Sénécal ou un Adrien Robert, il est une catégorie d'adversaires qui offre une consistance moins certaine: les *modérés*. On s'offusquera même que je parle ici d'adversaires; mais, en le disant, je refuse les catégories morales, plutôt moralisantes, dont les modérés font une abondante consommation. Dès qu'un combat est en cours, tous ceux qui s'y trouvent impliqués, par leur situation, ne peuvent pas se déclarer neutres; ils mentent à eux-mêmes et aux autres. La lutte est dualiste, au départ: on est pour on est contre. Suivent les nuances. Dont celle-ci: celui qui rejette la violence n'est pas forcément un adversaire; la violence n'a jamais été un idéal politique ou éthique que je sache. Ainsi, lorsque je range les modérés dans la catégorie des adversaires, je ne le fais pas parce qu'ils ont condamné la violence effelquoise mais parce que, en en faisant un mal absolu, ils se donnaient le prétexte d'ignorer le contenu et la signification politique de ce phénomène. En partageant le monde en violents et en non-violents, ils dévaluaient, ils écartaient de leur esprit la violence coloniale qui définit le véritable front. Ils niaient la réalité d'un combat... dont ils appuyaient l'une des parties.

Mais le modéré veut imposer sa "belle âme" dans tous les débats; il est l'esprit serein, pondéré, objectif, mûri, honnête homme et citoyen responsable; lui seul, parce que sauf de passions (dont on sait qu'elles sont dégradantes), peut juger lucidement de tout. Il est l'arbitre, le type idéal pour siéger sur les commissions d'enquête. Je n'ai nul désir de considérer comme un "mal" tout ce qui n'est pas intransigeance; mais la situation m'impose un mot que ceux qui s'en coiffent opposent à l'extré-

---

(3) Editorial, *Le Devoir*, 20 mai 1963.

misme, dont on sait qu'il désigne, pour ces gens... les extrémistes, et tous ceux qui refusent l'"hypothèse canadienne". Enfin, le discernement et l'équilibre sont ici hors de cause. Quant aux modérés d'ici et de maintenant, ils ont la modération plutôt hésitante et bégayante; ils n'osent trop s'affirmer fédéralistes, ce qu'ils sont en fait. En tout cas, qu'ils s'abstiennent peu ou prou, ils se sont rangés du côté du système, qui ne manque d'ailleurs pas de les reconnaître comme siens, ce qui est au fond fort explicable pour un régime qui s'efforce de livrer à tous un visage... modéré.

---

### BREVE CHRONOLOGIE

8 décembre 1962: Manifestation anti-Gordon à la Place Ville-Marie.

8 mars 1963: Trois bâtiments militaires montréalais sont la cible de cocktails molotov.

29 mars 1963: A Québec, le monument de Wolfe est renversé.

1er avril 1963: A Lemieux, une voie de chemin de fer est minée sur le parcours que devait prendre Diefenbaker quelques heures plus tard.

A Montréal, une bombe fait explosion dans une bouche d'air de l'immeuble du Revenu national.

6 avril 1963: On désamorce une bombe qui avait été placée sous une tour métallique supportant plusieurs antennes au sommet du Mont-Royal.

19 avril 1963: Une bombe fait explosion à l'arrière de l'immeuble de la R.C.M.P. à Westmount.

Manifestation anti-R.C.M.P. au parc Atwater; des manifestants sont matraqués et subissent des sévices sous les regards complaisants de la police ouessemontaise.

20 avril 1963: Une bombe à l'arrière de l'édifice du Canadian Army Recruiting Station, rue Sherbrooke, entraînant la mort de William O'Neil, le veilleur de nuit.

- 3 mai 1963: Explosion de dynamite dans un immeuble de la Légion Canadienne à Saint-Jean.
- 7 mai 1963: La ville de Montréal offre \$10,000. de récompense à tout délateur.
- 13 mai 1963: Explosion dans un dépôt du régiment du Black Watch à Montréal.
- 17 mai 1963: Cinq bombes font explosion dans des boîtes aux lettres à Westmount. Le sergent Léjà est gravement blessé pendant qu'il désamorce une bombe.
- 20 mai 1963: Le gouvernement québécois offre \$50,000. à tout délateur éventuel.
- 3 et 4 juin 1963: Arrestation de présumés terroristes.
- 15 juin 1963: Comparution et mise en accusation de 21 détenus.
- 21 juin 1963: Début de l'enquête préliminaire.
- Mi-juillet 1963: La statue de Victoria est renversée à Québec.
- 23 août 1963: Explosion à un pont-levis ferroviaire (C.P.R.) sur la Voie maritime du Saint-Laurent.  
Attentats à deux manèges militaires: rue Craig et rue Saint-Jacques.
- 2<sup>e</sup> quinzaine d'août: Bizier à Saint-Pierre et Miquelon.
- 21 septembre 1963: Manifestation à la Place des Arts; des policiers à cheval et à moto terrorisent la foule des manifestants.
- 8 octobre 1963: procès escamoté du F.L.Q. et condamnation. Accusés d'homicide involontaire, les détenus "reconnaissent les faits".
- 8 décembre 1963: Manifestation anti-McGregor à la Place Ville-Marie.
- 30 janvier 1964: Vol d'armes aux Fusillers Mont-Royal avenue des Pins angle Drolet.
- 31 janvier 1964: On prend des mesures de protection dans tous les arsenaux et casernes de l'Armée. On donne l'ordre de tirer à vue.
- 15 février 1964: Vol d'armes à la caserne de Noranda.

20 février 1964: Vol d'armes à la Caserne de Shawinigan.

18 mai 1964: Manifestations au Parc Lafontaine, à la Place Ville-Marie et au monument des patriotes; à l'Université Laval, à Trois-Rivières, à Chambly, à Drummondville et à Saint-Hyacinthe.

29 août 1964: Vol d'armes chez un armurier de la rue Bleury; deux hommes sont tués.

10 octobre 1964: Visite de sa Gracieuse à Québec, événement mieux connu sous le nom de "samedi de la matraque".

*Paul CHAMBERLAND*